Marco Filoni, Le philosophe du dimanche. *La vie et la pensée d'Alexandre Kojève* | Alexandre Kojève, *Identité et réalité dans le « Dictionnaire de Pierre Bayle »*

Trad. de l'italien par Gérard Larchi, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2010 | Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2010

Tanguy Wuillème

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2789>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2789

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 319-321

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Marco Filoni, Le philosophe du dimanche. *La vie et la pensée d'Alexandre Kojève* | Alexandre Kojève, *Identité et réalité dans le « Dictionnaire de Pierre Bayle »* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2789> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2789>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Marco Filoni, Le philosophe du dimanche. *La vie et la pensée d'Alexandre Kojève* | Alexandre Kojève, *Identité et réalité dans le « Dictionnaire de Pierre Bayle »*

Trad. de l'italien par Gérard Larchi, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2010 | Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2010

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

Marco Filoni, *Le philosophe du dimanche. La vie et la pensée d'Alexandre Kojève*, Trad. de l'italien par Gérard Larchi, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2010, 292 p.
Alexandre Kojève, *Identité et réalité dans le « Dictionnaire de Pierre Bayle »*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 2010, 113 p.

- ¹ *Le philosophe du dimanche. La vie et la pensée d'Alexandre Kojève* : voilà un ouvrage qui porte mal son titre et son sous-titre. Car s'il y est bien question d'Alexandre Kojève (1902-1968), rien ne nous renseigne sur cette expression de philosophe dominical et si peu sur son existence et la qualité de sa pensée. Ces lacunes s'originent dans la volonté de l'auteur de sélectionner une séquence chronologique qui court de sa naissance et s'achève en 1945, date à laquelle le penseur russe, nationalisé français, quitte l'enseignement de la philosophie pour lui préférer l'action diplomatique au sein de la Direction des relations économiques et extérieures. Par ailleurs, nous sommes confrontés à des bribes biographiques, prélevées d'une existence plongée dans une ambiance cosmopolite. Le livre n'apporte pas grand-chose de nouveau au regard du travail existant de Dominique Auffret (Kojève A., *La philosophie, l'État, la fin de l'Histoire*,

Paris, Grasset/Le livre de poche, 1990) si ce n'est précisément de densifier certains contextes intellectuels où Alexandre Kojève a pu évoluer. Il doit donc être lu en complément des études existantes puisqu'il insiste sur certaines orientations du jeune Alexandre Kojève. Elles sont au nombre de trois : un attrait pour la pensée venue de l'Orient, pour la pensée allemande et pour la construction d'un système philosophique jamais achevé mais où l'enjeu d'une anthropologie de l'homme moderne, détachée de la religion, est centrale. Marco Filoni donne une bonne description de l'influence russe sur la pensée de l'auteur. Ce dernier naît à Moscou au moment où se développe ce que l'on appelle « l'âge d'argent ». Évoluant dans un milieu protégé, il prend rapidement connaissance de la crise de la conscience européenne. Les romanciers russes, les philosophes, les poètes ont échappé au romantisme allemand et à sa philosophie de l'histoire. Ils sont plutôt tournés vers un nouveau patriotisme local, vers un nationalisme religieux et mystique. On s'en prend aux églises historiques pour affirmer un renouveau basé sur un sentiment religieux plus œcuménique. En face, à la suite de l'échec de la révolte de 1905, se dessine une intelligentsia radicale-révolutionnaire. Le jeune Alexandre Kojève a le sentiment de faire partie d'une patrie apocalyptique qui oscille entre un sentiment de décadence et de renouveau à venir. C'est pourquoi il s'intéresse comme nombre de ses contemporains à la pensée et aux pratiques orientales. Il le fera toute sa vie, étudiant les langues (notamment lors de ses études en Allemagne), en lisant les textes du bouddhisme, de l'hindouisme, du confucianisme ou du taoïsme. Ce qui l'attire est la manière russe de penser les choses, l'indépassable problématique religieuse. Il consacrera sa thèse allemande dirigée par Karl Jaspers, à Vladimir Soloviev. L'ouvrage de Marco Filoni décrit les nombreux débats qui déchiraient la pensée russe dans le premier quart du XX^e siècle et le retentissement dans l'activité du jeune diariste. Alexandre Kojève inscrit dans son journal sa maturation philosophique. On y trouve même, dans leur naïveté, des idées pertinentes sur la critique littéraire où trois phases sont distinguées : un point de vue critique qui se met à la place de l'auteur (exposer les idées et les moyens pour les exprimer), puis acquérir le point de vue objectif d'un critique en surplomb (comme si l'auteur se dédoublait pour opérer son auto-critique), enfin définir une critique plus personnelle, plus subjective au gré des sentiments, des émotions de lecture.

- 2 Est aussi définie une approche du travail intellectuel. À 18 ans, Alexandre Kojève distingue trois moments de la pensée : « D'abord, grâce à un travail assidu, la question qui vous intéresse est examinée dans tous ses aspects. Ensuite, quand son exposition devient suffisamment claire, la nouvelle pensée vous apparaît grâce à l'inspiration. À partir de cette pensée, vous établirez au moyen de la création la solution de cette question. Et, encore au moyen du travail, vous développerez cette solution pour lui donner sa forme finale » (p. 74). Cette méthode, que l'on voudrait conseiller à chaque étudiant de premier cycle, explique l'alliance originale de travail studieux (il en faut la capacité, donc de la discipline), du talent (celui de poser les bonnes questions) et du génie (un peu d'inspiration) que développera Alexandre Kojève tout au long de son parcours universitaire. Il sera le jeune homme des bibliothèques, des séminaires, des salons, des correspondances (notamment avec son oncle, le peintre Kandinsky). Ici, Marco Filoni montre le désir qui conduisait des jeunes européens à partir étudier à l'étranger, non pas pour se distraire dans l'auberge espagnole d'Erasmus mais pour aller s'instruire auprès d'une école de pensée, de maîtres, de thématiques précises. Alexandre Kojève voyage avec un ami pour voir la beauté de Berlin puis de Rome, mais il veut affiner sa pensée de « l'inexistant » (assez sommaire malgré les longues pages

que lui accorde son biographe) à Heidelberg. On y voit moins ce qu'Alexandre Kojève y cogite que les nombreuses rencontres qu'il fait. La ville est hantée par le romantisme, par des cercles intellectuels (du néokantisme d'Heinrich Rickert à la sociologie de Max Weber en passant par la poésie de Stefan George). Le jeune étudiant Koschewnikoff lit toute la tradition, surtout Emmanuel Kant, Friedrich W. Schelling, Gottfried W. Leibniz, la phénoménologie naissante (Edmund Husserl et Martin Heidegger) et va surtout écouter les orientalistes. Il se rapproche de la pensée contemporaine qui ne fait pas « retour à... », celle de Joseph Jaspers avec qui il soutient une thèse sur la philosophie religieuse de Vladimir Soloviev jamais éditée (Alexandre Kojève n'en voyait pas la peine). De là date son athéisme, même si l'intérêt pour la religion sera croissant. Marco Filoni accorde des pages intéressantes sur cette thèse qui va donner envie au jeune Alexandre Kojève de réfléchir sur le monde et sur l'homme, bien davantage qu'à Dieu. Au tout début de l'année 1927, Alexandre Kojève se retrouvera à Paris : il s'y occupe principalement de physique et de mathématiques, en compagnie d'Alexandre Koyré. Il se passionne pour la question du déterminisme. « Pour Kojève, la physique moderne conduit nécessairement à une conception indéterministe ou encore statistique du réel : il a une structure qui permet de faire des prévisions statistiques vérifiables. Mais il n'est plus possible de comprendre ou de vérifier avec exactitude le comportement de phénomènes physiques particuliers, que l'on ne peut singulariser, comme l'a monté la physique quantique » (p. 207).

- 3 L'ouvrage n'accorde que peu de place au Kojève introducteur, comme d'autres médiateurs, de la pensée allemande et surtout hégélienne en France, peut-être parce que cet aspect est maintenant bien commenté (voir Jarczyk G., Labarrière J.-P., *De Kojève à Hegel, Cent cinquante ans de pensée hégélienne en France*, Paris, A. Michel, 1996). Il insiste sur le succès qu'il obtient de son séminaire et sur les débats (avec les communistes, les jésuites, Bataille, etc.) qu'il provoque du fait d'un regard très personnel sur l'œuvre du penseur d'Iéna. Georg W.-F. Hegel est le moyen d'approfondir l'impact de la modernité et la rupture avec les conceptions des Anciens. Alexandre Kojève affirme : « Hegel et Marx, en développant leur dialectique et en posant le schéma historique qui en résulte, partent précisément de l'impossibilité pour eux, et pour l'homme moderne d'admettre l'existence de Dieu. Et tout leur effort a pour but de remplacer chez cet homme « nouveau », et à travers cet homme « nouveau », le Dieu déjà mort en eux et à travers eux » (p. 226). Marco Filoni montre comment la réflexion d'Alexandre Kojève s'oriente, dans les années 1936-1937, vers des thématiques plus sociales et historiques, notamment dans le commentaire qu'il fait d'un texte, publié à part ici, consacré au penseur de la République des Lettres Pierre Bayle. Ce texte, jamais publié, ici édité, annoté et présenté par Marco Filoni, est important pour Alexandre Kojève car il lui indiquerait la piste à suivre pour comprendre la tolérance religieuse et l'idée d'une troisième voie entre fascisme et communisme. Ce texte ferait de Pierre Bayle un défenseur de la Raison opposée à la Foi, il privilégierait ainsi la recherche d'une vérité universellement valide mais jamais atteinte et qui engage un progrès collectif et indéfini. La foi, elle, consisterait dans une certitude de la croyance d'avoir déjà atteint la vérité ultime. Il peut y avoir un *modus vivendi* entre les deux catégories. Par ailleurs, toujours selon Marco Filoni, Alexandre Kojève inscrirait Pierre Bayle dans une perspective marxiste et sociologique, il en ferait un penseur de la transition entre la féodalité et le moment étatique absolutiste. On passerait au XVIII^e siècle d'une économie fermée à une économie ouverte, d'une ignorance à une attention portée à la protection étatique, libérale, des propriétés privées, ainsi qu'à la définition d'une nouvelle figure

du sage, non plus solitaire mais assurée dans son existence, devenu sociable et proche de ses maîtres.

- 4 Le texte d'Alexandre Kojève ne comporte pas tout cela, il est surtout une discussion serrée sur la notion de Raison. Il appartient à cette interrogation des penseurs allemands, d'Ernst Cassirer à Ernst Bloch qui ont dû s'inquiéter de la montée de l'irrationalisme entre les deux guerres, de son expansion en Europe au vu des événements. Alexandre Kojève donne trois critères de l'homme raisonnable : il doit produire des ensembles significatifs qui soient cohérents, démontrables et surtout communicables. C'est toute la thématique habermassienne qui se dessine avant l'heure. Alexandre Kojève met en discussion trois modèles historiques de la Raison : celui des Anciens (de Parménide à Georg W.-F. Hegel) où la Raison se confond avec le Réel, elle se prétend créatrice de ce qui est. Cependant, pour l'auteur, celle-ci s'abîme dans un idéalisme absolu, dans le silence de l'identité tautologique de la totalité parménidienne, dans la Foi « mystique » ou celle du savoir absolu. Une autre figure de la Raison se trouverait chez Descartes : plus critique, la raison voit qu'elle peut produire des erreurs et laisser de côté des parts du réel, elle va alors réfléchir sur elle-même. Cette raison « réfléchie » admet l'existence de théories partielles, qui se définissent comme « évidentes ». Il n'y a plus d'unité de la raison mais une scission (entre « ma » raison et « la » Raison en moi) qui instaure un scepticisme sur les pouvoirs de la Raison, où l'on en vient d'ailleurs à demander le secours d'une raison divine pour conforter les « évidences ». Le troisième temps serait celui présent chez Pierre Bayle : celle d'une raison « positiviste » qui fait appel constamment à la réalité pour définir ses contenus devenus eux-mêmes temporels. La Raison révèle le réel, non en lui imposant sa logique et ses mots mais par l'expérience, la sensation et le sens qui s'y dessinent. Mais, là encore, dans ce qui semble le dépassement de l'idéalisme par l'empirisme, il y a l'avènement d'un autre moment sceptique : la totalité du réel ne peut être dite, la raison ne saurait être qu'une recherche indéfinie, progressive, fragile. La Raison ne saurait recouvrir la Réalité car elle ne saurait la subsumer, ni rester muette face à elle, ni même l'exprimer dans toute sa diversité. Il se peut que l'idéal de vérité ne soit plus opérant. Il est étonnant de voir Alexandre Kojève aboutir, dans ce canevas d'étude inachevé sur Pierre Bayle (faut-il publier ce qui ne l'a pas été du vivant de l'auteur ?) à l'idée que l'homme raisonnable doit perdre sa foi en la raison, en sa Raison et parvenir, au pire des cas à l'expérience incommunicable (religieuse), ou au simple bavardage littéraire. Il semble soustraire les mathématiques à ce destin mais pour le reste le scepticisme est profond « cet homme sait que rien de ce qu'il pourra dire ne sera vrai. Aussi, s'il ne veut pas communiquer des « fictions poétiques », il se contentera de démontrer aux autres que ce qu'ils disent n'est pas la vérité » (p. 106). C'est tout le programme de la philosophie de Ludwig Wittgenstein qui se dessine ici. Alexandre Kojève préférera l'action politique internationale et le dimanche de la pensée.

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr